Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 49

Artikel: La dernière farce de Vagnol : (suite et fin)
Autor: Dreveton, Eugène
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196582

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

en bon ordre sur la route. Tout à coup, les éclaireurs se replient rapidement et, tout émotionnés, ils crient qu'ils ont découvert une fougasse : « Une fougasse ! une fougasse ! la route est minée, nous allons tous sauter !... » On fit alors avancer un détachement de soldats du génie, et l'on découvrit que la fougasse contenait un tas de pommes de terre qu'un pauvre paysan fribourgeois avait caché dans la forêt pour les mettre à l'abri des pillards. — Nos éclaireurs piquèrent alors en triomphe une pomme de terre au bout de leurs bayonnettes et l'on continua de marcher.

Une fois arrivés en pays ennemi, nos soldats logèrent chez les habitants. Mon père fut, avec un cousin, de son village, cantonné pour quelque temps à Marly, à ce que je crois, dans une ferme isolée où il n'y avait qu'une femme d'un certain âge et une bande d'enfants. Le mari était au landsturm fribourgeois. Nos hommes y étaient traités très froidement, cela se comprend. Il y avait déjà quelques jours qu'ils étaient là, lorsqu'un soir, en revenant de la manœuvre, ils trouvèrent la maison sens dessus dessous, les enfants pleuraient, la mère avait l'air toute angoissée... Informations prises, nos soldats apprirent que la plus belle vache de la maison (il n'y en avait que deux), allait faire le veau, ce veau était mal tourné, et la bête allait périr faute de secours. Tout de suite, nos carabins s'offrent pour s'aider; ils enlèvent leur équipement, enfilent les salopettes et sarreaux d'écurie du patron absent, et, une heure après, la vache était délivrée et le veau se portait bien. Ce fut alors une explosion de reconnaissance, et tant que nos soldats restèrent dans cet endroit, ils furent traités en amis.

Le soir de la prise de Fribourg, mon père fut appelé à monter la garde dans la ville. Partout on avait posé des sentinelles doubles, cela était très sérieux; de tous côtés partaient des coups de feu, des cris, des vociférations, les balles sifflaient, les cloches sonnaient... quoi, il n'y faisait pas beau! Mon père avait ce soir-là pour camarade un nommé C. de C..., soldat très frondeur, qui, en temps de paix, voulait tout massacrer. Ce soir-là, tout ému, il dit à mon père : *Mon pourr'ami, no sein folus!*

Mon père, qui n'était pas très rassuré non plus, devait consoler son camarade et faire son service quand même... Tout à coup, un civil les interpelle et leur dit : « Je suis un radical, voici ma maison, nous sommes armés, si vous avez besoin de quelque chose, appelez-moi. Et voilà nos hommes tout rassurés.

Voilà comme cela se passait alors, et s'il y a eu des excès commis, il fait bon se souvenir que c'était l'exception.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération.

Un de vos abonnés,
JULES ROCHAT, cafetier.

Dévant lo dzudzo dè pé.

(INÉDIT)

Cosse est on afférè coumeint quiet, sein lo volliâi et sein lâi peinsâ, on pâo férè passâ on bravo hommo et mémameint on dzudzo dè pè po on larro.

On gaillâ aqchenâvè on pandoure que l'avâi vu roudâ déveron son prâ on dzo què sa fenna lâi avâi met chêtsi sa buïa, dè lâi avâi robâ on motchâo dè catsetta, et trainè lo chenapan tzi lo dzudzo po lo férè mettrè âo clliou.

Lo dzudzo fa sailli lo motchâo dè la fata dâo pandoure que ne volliâvè pas que sâi de dè l'avâi robâ et que sacremeintâvè que n'étâi pas veré et que l'étâi bin à li, kâ n'iavâi min dè marqua.

— L'âi-vo vu robâ, se fe lo dzudzo à cé que portâvè plieinte et âi vo dâi prâovès que lo mochâo est bin à vo?

— Ne l'é pas vu robâ, repond lo gaillâ, mâ la prâova que lâo motchâo est bin à mè, c'est que vouâiquie lo min, qu'est tot parâi. Vouâitivâi, monsu lo dzudzo !

Et lo gaillâ soo son motchâo qu'étâi bin tot coumeint l'autro.

— Cein n'est pas onna réson et cein ne vâo rein derè, fâ lo dzudzo, ka crayo bin que y'ein é assebin ion dè la méma sorta dein mon pantet dè veste.

— Oh cein se pâo bin, repond lo lulu, sein peinsâ pè liein, ka noutra fenna mein avâi atsetâ trâi, et m'ein manquè dou.

C.-C. DÉNÉRÉAZ

La dernière farce de Vagnol.

(Suite et fin).

On devine ce que fut le reste de la nuit pour Maigrinet. Il se lamentait d'une voix à fendre l'âme d'un cannibale. Toutes les cinq minutes, il appelait sa servante :

— Pélagie !

— Monsieur !

— Quelle heure est-il ?

— Je viens de vous le dire : minuit et demi.

— Comme la nuit est longue !... Comme la nuit est longue !... Quelle triste infirmité, ma pauvre Pélagie !... Quand je pense que je me vantais, hier soir, de ma bonne vue, que j'étais fier de ne pas me servir de lunettes à mon âge. Je suis cruellement puni de mon orgueil.

Vers sept heures du matin, Pélagie, avant même d'avoir pris « sa goutte de café », courut chercher le médecin, vieillard à barbe blanche, « très entendu », et qui soignait d'ordinaire son maître. En deux mots, elle le mit au courant de l'accident arrivé la veille à celui-ci.

— Comment ! s'écria le docteur, en s'arrêtant brusquement et en regardant la vieille fille par-dessus ses lunettes, pour bien s'assurer qu'elle parlait sérieusement, M. Maigrinet a perdu la vue tout à coup, en plein café ? C'est incroyable !

Dès son entrée dans la chambre, « l'aveugle », affaissé dans un fauteuil, revêtu de sa longue houppelande grise qui lui servait aussi, paraît-il, dans l'intérieur, se mit à geindre plus douloureusement.

Le médecin, qui n'en revenait toujours pas de l'étrangeté du cas, se fit raconter de nouveau l'accident.

— Je me suis endormi près du poêle ; quand je me suis réveillé, je n'y voyais plus, mais plus rien. Si on ne m'avait pas ramené, j'aurais été incapable de retrouver mon chemin.

Pélagie prit son maître par la main et le fit asseoir près de la fenêtre. Elle lui enleva ensuite son bandeau.

Maigrinet cligna une ou deux fois les paupières, puis il poussa un cri, un cri de joie presqu'aussi retentissant que le cri de désespoir de la veille.

— Docteur, la vue m'est rendue, je vous vois très bien... Je vois même le petit bouton que vous avez sur le nez.

Mais, soudain, pâlissant :

— Je comprends tout : c'est une farce de Vagnol.

Et, avec des gestes furieux qui présageaient une terrible vengeance, il narra dans tous ses détails, cette fois, la scène du café.

— Tout le monde était donc complice de ce gredin, ajouta-t-il, puisque personne n'a eu pitié de moi et ne m'a averti du piège odieux qu'il me tendait. C'est une abomination, docteur, une véritable abomination !... Je ne remettrai plus les pieds dans cet estaminet... Croyez-vous que cet animal de Vagnol a poussé l'audace jusqu'à me mettre lui-même au lit !

— C'était son devoir, repartit le médecin, qui ne pouvait modérer son hilarité.

— Avant le coucher du soleil, je lui aurai brûlé la cervelle. Il me faut sa peau !... D'ailleurs, il est prévenu depuis longtemps... Mille excuses, docteur, de vous avoir inutilement dérangé.

Quand le médecin se fut retiré, Maigrinet s'écria :

— Pélagie, je t'apporterai la tête de Vagnol : tu l'accommoderas à ta guise.

— Ne faites pas ça, monsieur ; si vous apportez ici une tête de chrétien, je vous quitte tout de suite.

— Ce n'est pas une tête de chrétien, ma fille, c'est une tête de monstre.

Aux tiraillements de son estomac, Pélagie s'aperçut qu'elle avait oublié de prendre « sa goutte de café ». Elle regagna sa cuisine, laissant son maître s'emporter tout à son aise et rugir de fureur contre Vagnol.

— Si je tenais le misérable dans mes mains, je le pilerais comme chair à pâté, mais il ne perd rien pour attendre !

* * *

Vers onze heures, après avoir bu un verre d'absinthe pour se donner du courage — car il en faut pour aller tuer un homme à domicile ! — Maigrinet mit son pistolet, soigneusement chargé, dans sa poche, prit sa canne et sortit.

Il se dirigea à grands pas vers la demeure de Vagnol, laissant échapper à chaque instant des gestes d'impatience.

L'ancien avoué, qui occupait le rez-de-chaussée d'une petite maison située dans un des vieux quartiers de la ville, se disposait à se mettre à table sans le moindre souci des conséquences que pouvait avoir eues sa récente fumisterie. Il était très gai ; il souriait encore au souvenir des protestations d'amitié de Maigrinet qui, pour lui prouver sa reconnaissance, n'avait trouvé rien de mieux que de lui baiser la main.

Quelle ne fut donc pas sa stupeur quand celui-ci — tel le spectre de Banco — apparut sur le seuil de la salle à manger. Il essaya cependant de faire bonne contenance.

— Quelle aimable surprise !... Si je m'attendais au plaisir de votre visite !... Remettez-vous, je vous en prie. Ma femme de ménage est allée faire une commission ; je vais chercher un couvert, vous allez déjeuner avec moi.

— Monsieur, je ne viens pas pour déjeuner, mais pour vous tuer.

— Pour me tuer !

— Comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire.

— C'est une plaisanterie.

— Vous savez que je ne plaisante pas, moi.

— On ne tue pas un homme comme cela.

— Pardon, on tue les chiens enragés, et vous êtes plus dangereux qu'un chien enragé... Votre conduite d'hier soir aurait pu avoir pour moi les plus fatales conséquences ; j'aurais pu mourir de saisissement, monsieur ; vous ne trouverez donc pas excessif que je vous supprime avec ce petit instrument.

Et, très calme, Maigrinet ouvrit sa redingote et sortit son pistolet.

Vagnol, vivement, s'était réfugié derrière la table, une chaise devant la poitrine, pour se garantir des projectiles.

Il bégayait :

— Rappelez-vous, monsieur Mai... gri... grinet, vous... vous m'avez dit, la première fois l'oreille ; prenez l'o... lo... reille, mais laissez-moi le reste.

— J'ai réfléchi : je prends tout à la fois, c'est plus pratique. De cette façon, vous ne recommencerez pas.

— Vous allez vous attirez mille désagréments, peut-être même une condamnation à mort. Je vous vois d'ici, marchant à la guillotine.

— Vous n'aurez pas cette satisfaction. Au surplus, ma conscience ne me reprochera rien. Vous ne pouvez pas en dire autant en ce moment.

— Hélas !

— Ne cherchez pas à vous dérober au fond de ce placard : ma vengeance saura vous y atteindre.

Vagnol repoussa la porte, qu'il avait entre-bâillée. Il n'osait pas appeler au secours, dans la peur d'avancer son trépas. Ses yeux s'élargissaient d'épouvante ; la sueur perlait à son front ; ses mains tremblaient. Il connaissait assez Maigrinet pour savoir qu'il n'avait aucune pitié à attendre de lui. Néanmoins, revenant à sa première idée, il parvint à articuler ces mots :

— Mon cher Maigrinet, nous allons déjeuner ensemble, et nous nous expliquerons entre la poire et le fromage... Si vous y tenez, je vous ferai des excuses en public.

— Vous me proposeriez de faire trois fois le tour de la ville, en chemise, pieds nus et la corde au cou, avec un cierge de six livres dans la main, qu'à cette satisfaction je préfèrerais encore celle que je vais m'offrir moi-même.

— Ne me refusez pas au moins cette grâce. J'ai toujours négligé de préparer mon testament : donnez-moi le temps de régler mes affaires... Allez me chercher un notaire.

— Maître Vagnol, vous vous gaussez de moi, il me semble.

— Oh ! ne m'attribuez pas une telle pensée.

Vagnol reprenait peu à peu confiance. Si ce butor était réellement venu avec des intentions homicides, se disait-il, il les aurait déjà mises à exécution. Il veut m'effrayer, voilà tout ; ne soyons pas dupe.

Et avec une soudaine assurance dans la voix, il ajouta :

— Puisque vous ne voulez pas partager mon modeste déjeuner, rompre avec moi le pain de l'amitié, vous prendrez bien l'apéritif... Un doigt d'absinthe, n'est-ce pas ?

— Merci, c'est fait... Et puis, finissons-en. Pélagie doit m'attendre.

Et, reculant d'un pas pour viser mieux à son aise, Maigrinet abaissa son arme.

Vagnol flageola sur ses jambes, ouvrit la bouche toute grande, mais sans avoir la force de pousser un cri. Il resta comme figé en son épouvante.

— Une... deux, fit Maigrinet, et il pressa la détente.

Une détonation retentit. Vagnol roula comme une masse au pied de la table, tandis qu'un nuage de fumée emplissait la pièce.

Sans même jeter un regard sur sa victime, Maigrinet s'était esquivé.

Au bout d'un moment, Vagnol rouvrit les yeux. Il poussa un soupir. Ses bras s'agitèrent. Il chercha à se soulever, à se rappeler ce qui venait de se passer. A part une légère contusion au front qu'il s'était faite en s'abattant, il ne ressentait aucune douleur. Il se palpa dans tous les membres : pas une blessure. Il aperçut alors une balle de liège déchiquetée, et il se laissa retomber sur le parquet. Il avait compris, lui aussi : Maigrinet venait, à son tour, de le mystifier. Ses lèvres se contractèrent dans un rictus amer.

— Je suis déshonoré, murmura-t-il ; toute la ville va rire et s'amuser à mes dépens

Il se releva, mais ses jambes ne purent le soutenir. Il fut obligé de s'asseoir. Il ne pensait plus à déjeuner.

* *

— Le croirais-tu ? ajouta mon ami Lucien, ce fut sa dernière farce. Du jour au lendemain, une radicale transformation s'opéra dans son caractère. Ce n'était plus le même homme. Maigrinet avait tué en lui l'esprit caustique, la fantaisie, le goût de la charge. Il n'avait plus osé reparaître au *Café des Dauphins*. Il s'absorbait dans une mélancolie dont rien ne pouvait le distraire. Et il languit ainsi pendant plusieurs mois. Puis, un soir, sans agonie, comme une lampe qui n'a plus une goutte d'huile, il s'éteignit dans les bras de deux ou trois de ses amis qui, pris de compassion, n'avaient pas voulu l'abandonner. Mais il a eu un bel enterrement. Toutes ses victimes l'ont accompagné à sa dernière demeure. C'est te dire si l'assistance était nombreuse. Maigrinet tenait lui-même un des cordons du poêle... sans doute pour ne rien perdre de la cérémonie et s'assurer qu'on descendait bien dans la tombe le pauvre Vagnol !...

EUGÈNE DREVETON.

Le Messager boiteux de Berne et de Vevey nous est arrivé comme d'habitude, avec ses principes de bon conseiller, simple, mais pratique. Le choix des morceaux est particulièrement heureux et les dessins soignés : Nombre de faits-divers, d'historiettes, de boutades, à côté de morceaux sérieux et instructifs, varient cette lecture toujours si goûtée de nos populations.

* *

Un autre almanach non moins intéressant, c'est le *Bon Messager*. Il est tout particulièrement attrayant cette année. On y remarque entre autres un article sur le centenaire de notre indépendance vaudoise avec les portraits des patriotes H. Monod, F.-C. de la Harpe, Pidou et Muret.

Calendrier de la Révolution vaudoise. — M. Fritz Payot, éditeur, à Lausanne, publie un calendrier de la Révolution vaudoise. Le calendrier est fixé sur un cartonnage colorié représentant une scène de l'époque. Un militaire en bicorne tient le drapeau vert de la République lémanique et lit un papier qui annonce l'émancipation de la patrie. Les patriotes s'embrassent autour de lui.

Le calendrier rappelle à chaque page et en quelques lignes un des événements de l'époque. Il annonce ainsi jour par jour et par le menu les faits de cette année fameuse de notre histoire. — Prix : Fr. 1.50. En vente au bureau du *Conteur Vaudois*.

La Muse. — La représentation de cette excellente société littéraire et artistique aura lieu mardi prochain, 7 décembre. Elle joue, à cette occasion, *le Flibustier*, trois actes en vers, de Jean Richepin, et *la Grammaire*, comédie-vaudeville en un acte, de E. Labiche et A. Jolly. Comme on le voit, un spectacle de choix. La *Fanfare lausannoise*, qui prête son concours, jouera pendant les entr'actes. On peut être certain que l'une et l'autre société feront passer une agréable soirée à leur public.

La Choralia. — Ce charmant orchestre, composé de mandolines, guitares, violons, etc., et que nous avons si chaleureusement applaudi en diverses occasions, nous annonce un concert, pour le samedi 11 décembre, à 8 heures du soir, dans la salle des concerts du Casino-Théâtre. Le programme de cette soirée est des mieux composés, et son exécution sous la direction de M. Ernst., professeur, aura sans doute grand succès. Encourageons donc cette jeune et intéressante société, qui célèbrera dans cette soirée le 1er anniversaire de sa fondation.

Manière de marquer les outils. — Les objets sont trempés dans de la cire fondue, chauffée pour cela, puis au moyen d'un crayon ou d'une autre pointe, on trace le nom ou signe voulu en pénétrant la légère couche de cire jusqu'à ce que le métal soit à découvert. On verse alors dans les creux formés par le crayon, de l'eau forte, qui a la propriété de ronger le métal, et qui fait, dans ce cas, l'office de graveur. La quantité à verser est déterminer par l'entaille plus ou moins profonde que l'on désire obtenir.

* *

Foie de veau au jambon. — Découpez en tranches 250 grammes de foie de veau et une égale quantité de gras de jambon. Disposez d'abord, au fond de la casserole, une couche de gras de jambon, puis une de foie et toujours ainsi. Saupoudrez de sel et de poivre. Ajoutez un oignon de moyenne grosseur et une pomme de terre, tous deux coupés en rondelles minces. Couvrez bien. Faites cuire au four pendant une heure un quart, et surtout ne mettez pas une goutte d'eau.

Cuisine à gaz. — Une brave paysanne à qui on avait maintes fois dit merveille des cuisines à gaz, se présentait dernièrement chez un de nos marchands de fer, avec l'intention de se procurer un de ces appareils.

Après en avoir examiné quelques-uns, elle fit diverses questions sur la manière de s'en servir.

— Eh bien ! lui répondit-on, c'est tout simple : vous avez le gaz à la maison ?...

— Pas plus !... On ne pourrait pas faire ces frais... Pensez-voir, mossieu, c'est bien trop cher !

— Alors, ma bonne dame, vous ne pouvez pas cuire sans gaz.

— Mais, est-ce qu'on ne peut pas brûler des *serments* dessous ?

* *

Casimir-Perier à bicyclette. — Nul n'ignore que M. Casimir-Perier est un fervent de la bicyclette, dit le *Figaro*. Quand il villégiature dans l'Aube, notamment, une de ses distractions favorites consiste à abattre des kilomètres et à déjeuner, au petit bonheur, dans quelque auberge d'un village éloigné de Pont-sur-Seine.

Un de ces derniers jours, l'ex-président, accompagné de son fils, s'arrêtait non loin de Champigny-sur-Yonne, entre Sens et Montereau, à la porte d'un cabaret intitulé *Restaurant de la Gare*, et demandait à l'aubergiste si elle pouvait leur préparer à déjeuner.

— Des sardines et des œufs, répond la bonne femme, voilà tout ce que j'ai.

— Pas moyen d'avoir un bifteck ?

— Faudrait aller au bourg. C'est loin. Y en a ben pour une demi-heure... à moins qu'avec votre mécanique...

— ... Nous allions chercher le bifteck.

— Dame, oui !

M. Casimir-Perier, souriant, renfourche sa bécane et s'en va faire, chez le boucher de Champigny, la commission de l'aubergiste.

Le lendemain seulement, la bonne femme sut à qui elle avait eu affaire.

Heureusement que M. Casimir-Perier n'est plus en activité. A bicyclette... à la boucherie ! Le protocole en eût fait une maladie !

Boutades.

Une personne veut faire un cadeau à quelqu'un envers qui elle a des obligations et va demander conseil à un ami sur ce qu'elle pourrait bien choisir. L'ami lui conseille d'acheter un service en porcelaine et de mettre sur sa carte de visite, en l'expédiant : « Service pour service ». La personne qui doit faire le cadeau, enchantée de cette idée, va acheter le dit service, un charmant déjeuner ; mais au moment d'écrire sur sa carte ce qu'on lui a conseillé, la mémoire lui fait défaut ; elle ne se souvient plus de ce qu'on lui a dit, et après s'être creusé la cervelle pour tâcher de retrouver la chose, elle écrit sur le déjeuner : Porcelaine pour porcelaine ».

Incursion dans la politique.

PREMIER BOURGEOIS. — Pensez-vous que la session qui commence nous réserve quelque surprise ?

DEUXIÈME BOURGEOIS. — Aucune. La Chambre gardera le cabinet.

PREMIER BOURGEOIS. — Et après les élections ?

DEUXIÈME BOURGEOIS. — Le cabinet gardera la Chambre.

Un incendie ayant eu lieu à Paris, on rechercha les causes de l'accident, et une petite bonne normande, nommée Marceline, interrogée, reconnut sa faute.

— Pourquoi, lui demanda-t-on, avez-vous mis le feu à la maison ?

— C'est que... je veux vous dire... J'ai un cousin qui est pompier, et je ne savais pas comment lui être agréable.

Logogriphe.

Je suis sur mes six pieds et ta femme et ta mère ;
Ote-moi tête et queue et je serai ton père :
Par le milieu, veux-tu me couper sans pitié ?
De toi-même je suis la plus noble moitié.

Quelques primes arriérées seront expédiées incessamment.

THÉATRE. — Demain dimanche, à 8 heures, **Les deux Gosses**, pièce en 2 parties et 8 tableaux, de PIERRE DECOURCELLE. Musique de M. HARTMANN, exécutée par l'Orchestre de la ville au complet.

A l'étude, **Dora,** comédie en 5 actes, de Victorien Sardou.

Billets chez MM. Tarin et Dubois.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE

Agendas pour 1898. — Fournitures de bureaux.

Au bon vieux temps des diligences, par L. Monnet, jolie brochure, avec couverture illustrée, fr. **1.50.**

Causeries du Conteur Vaudois. Choix de morceaux amusants en patois et en français. La première série (2me éd. illustrée) et la seconde sont encore en vente, à fr. **1.50** la série.

Au même magasin : Cartes de visite, de félicitations et de faire-part. — Impressions de factures, en-tête de lettres, cartes de commerce, etc.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.